

**clins
d'œil**
cinéma

103

OCTOBRE
NOVEMBRE
2023

Le procès Goldman

Biopic de Cédric Kahn

Lost Country

Fiction de Vladimir Perišić

Des idées de génie ?

Documentaire écrit et réalisé par Brice Gravelle

Yallah Gaza

Documentaire de Roland Nurier

34 SEANCES EXCEPTIONNELLES
DANS 17 CINÉMAS DE GIRONDE

aCp g

les cinémas de proximité de la gironde

Gironde
LE DÉPARTEMENT

Centre de Ressources
pour la Région Nouvelle-Aquitaine
C.R.R.A.

RÉGION
NOUVELLE-
AQUITAINE

clins
d'œil
cinéma

aCp g
les cinémas de proximité de la gironde

103
OCTOBRE
NOVEMBRE
2023

Le procès Goldman

Biopic de Cédric Kahn

14 PRESENTATIONS :
LES FILMS DE CÉDRIC KAHN



Le procès Goldman

Biopic de **Cédric Kahn** - 27 /09/2023 - 1H55 - Ad Vitam
Avec **Arieh Worthalter**, **Arthur Harari**, **Jeremy Lewin**...

En novembre 1975, débute le deuxième procès de Pierre Goldman, militant d'extrême gauche, condamné en première instance à la réclusion criminelle à perpétuité pour quatre braquages à main armée, dont un ayant entraîné la mort de deux pharmaciennes. Il clame son innocence dans cette dernière affaire et devient en quelques semaines l'icône de la gauche intellectuelle. Georges Kiejman, jeune avocat, assure sa défense. Mais très vite, leurs rapports se tendent. Goldman, insaisissable et provocateur, risque la peine capitale et rend l'issue du procès incertaine.



DU 4 AU 17 OCTOBRE 2023

PRÉSENTATION :

les films de

CÉDRIC KAHN,
bio-bibliographie

de Pierre Goldman :
Souvenirs obscurs

d'un juif polonais né en France
et *L'ordinaire mésaventure*
d'Archibald Rapoport...

CARBON-BLANC - CINEMA LE FAVOLS
MERCREDI 4 OCTOBRE - 19H

BLAYE - CINEMA LE ZOETROPE
JEUDI 5 OCTOBRE - 20H30

ANDERNOS-LES-BAINS - CINEMA LA DOLCE VITA
VENDREDI 6 OCTOBRE - 20H30

SAINTE-FOY-LA-GRANDE - CINEMA LA BRECHE
SAMEDI 7 OCTOBRE - 18H

HOURTIN - CINEMA LOU HAPCHOT
DIMANCHE 8 OCTOBRE - 17H

LACANAU - CINEMA L'ESCOURRE
DIMANCHE 8 OCTOBRE - 18H

LA REOLE - CINEMA LE REX
MARDI 10 OCTOBRE - 20H30

CÉDRIC KAHN débute comme stagiaire-monteur pour le film *Sous le soleil de Satan* de Maurice Pialat puis réalise son premier court métrage *Les Dernières Heures du millénaire* en 1990. Deux ans plus tard, il présente en avant-première au Festival Premiers Plans son premier long métrage *Bar des rails* qui sera ensuite sélectionné à la Semaine de la Critique de Venise, puis reçoit le prix Jean Vigo avec son film suivant *Trop de bonheur* et le Prix Louis-Delluc avec *L'Ennui* en 1998. Il est en compétition au Festival de Cannes en 2001 avec *Roberto Succo* puis réalise *Feux rouges* avec Carole Bouquet et Jean-Pierre Darroussin qui est présenté en compétition officielle à la Berlinale, *L'Avion* avec Vincent Lindon et Isabelle Carré, *Les Regrets* avec Valeria Bruni-Tedeschi et Yvan Attal et *Une vie meilleure* avec Guillaume Canet et Leïla Bekhti. Après une première expérience d'acteur dans *N'oublie pas que tu vas mourir* de Xavier Beauvois, on le retrouve vingt ans plus tard dans *Alyah* et *Les Anarchistes* d'Elie Wajeman, *Tirez la langue*, *Mademoiselle* d'Axelle Ropert, *Un homme à la hauteur* de Laurent Tirard et *L'Économie du couple* de Joachim Lafosse.

A LIRE :

Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France

Pierre Goldman - 1975

réédition : Editions Points - 2005

L'ordinaire mésaventure d'Archibald Rapoport

Pierre Goldman - 1977

réédition : Editions Séguier - 2019

L'insoumis - Vies et légendes de Pierre Goldman

Jean-Paul Dollé - Grasset - 1997

En 2014, il obtient le Prix spécial du Jury au Festival de San Sebastián pour son film *Vie sauvage* avec Mathieu Kassovitz et en 2018, son acteur principal remporte l'Ours d'argent du meilleur comédien au Festival de Berlin pour son film *La Prière*. On a pu le voir aussi dans *Cold War* de Pawel Pawlikowski, dans *Marche ou crève* de Margaux Bonhomme et dans la série *Dix pour cent* dans lequel il joue son propre rôle aux côtés d'Isabelle Huppert. Son onzième long métrage, *Fête de Famille* avec Catherine Deneuve et Emmanuelle Bercot est sorti en 2019. Récemment, il a réalisé *Making-of* avec Jonathan Cohen, Denis Podalydès et Stefan Crepon et *Le procès Goldman* avec Arieh Worthalter et Arthur Harari.

MERIGNAC - CINE

MERCREDI 11 OCTOBRE - 18H45

BLANQUEFORT - CINEMA LES COLONNES

MERCREDI 11 OCTOBRE - 20H30

CREON - CINEMA LE MAX LINDER

JEUDI 12 OCTOBRE - 20H30

CESTAS - CINEMA LE REX

VENDREDI 13 OCTOBRE - 20H30

COUSTRAS - CENTRE CULTURE MAURICE DRUON

SAMEDI 14 OCTOBRE - 17H

SALLES - CINEMA LE 7EME ART

LUNDI 16 OCTOBRE - 20H30

LEOGNAN - CINEMA GEORGES BRASSENS

MARDI 17 OCTOBRE - 20H30



ENTRETIEN AVEC CÉDRIC KAHN (extraits)

Quelle est la genèse de ce film ?

J'ai découvert Pierre Goldman, il y a une quinzaine d'années par son livre, Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France. Ce qui me saute aux yeux, ce n'est pas son innocence, c'est sa langue, extraordinaire. Son style, sa dialectique, sa pensée.

Je me dis qu'il faut faire quelque chose de ce livre, au cinéma. Il me semble que la grande œuvre de Goldman, c'est son acquittement, dont le livre est le catalyseur. La gauche de l'époque s'est emballée pour cet ouvrage, a organisé des comités de soutien, ce qui a créé un contexte très particulier au second procès. En-dehors de cela, la vie de Goldman, c'est une série d'échecs, de drames, de renoncements. J'écarte donc la piste d'un biopic et je me dis que le film à faire, c'est le procès.

Les dialogues sont-ils fidèles aux minutes du procès ou avez-vous réécrit un peu ?

D'abord, on a mélangé les deux procès. On a pioché aussi dans son livre, on a intégré des éléments qui ont été découverts après le procès... On a pris pas mal de libertés, mais en même temps, on est restés très fidèles : la plaidoirie de Kiejman est quasiment la même au mot près, celle de l'avocat général aussi.

Ce film n'est-il pas autant sur la complexité de rendre la justice que sur Goldman ?

Complètement, c'est ce qui m'a passionné. Je voulais que le spectateur soit dans la peau d'un juré et qu'il puisse au fur et à mesure des débats se forger sa propre opinion. Faute de preuves, et c'est le cas de l'affaire Goldman, il ne reste que le langage. Le langage dans l'arène d'un procès sert à fabriquer du point de vue, de la conviction, et c'est vertigineux ! Un procès, c'est un match de langage, c'est de la pure dialectique. Le sujet de ce film, c'est la dialectique.

Le livre de Goldman ne t'avait pas convaincu de son innocence : en voyant le film, on en est convaincu, grâce à son charisme, mais aussi à l'intensité et la conviction de son interprète, Arieh Worthalter.

Goldman dit « je suis innocent parce que je suis innocent ». Cette phrase était mon premier titre pour le film. J'ai renoncé parce que ç'aurait été un titre trop abstrait, mais quelle phrase ! Mais ce que tu dis sur Arieh est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à un acteur. Arieh est

tellement habité qu'il nous donne accès à toute la complexité de Goldman. En abordant le rôle, il ne m'a posé qu'une seule question : il est innocent, ou pas ? Je n'avais pas de réponse, car c'est la question du film. Mais j'ai dit à Arieh que pour lui, il n'y avait pas d'hésitation à avoir : il devait le jouer innocent...

Le style épuré de la mise en scène était-il pensé dès le début ?

C'était inscrit dans le projet dès le départ ! Quand j'ai parlé à Nathalie Hertzberg et à Benjamin Elalouf, le producteur, d'un film basé uniquement sur le procès, ça signifiait aussi pour moi naturellement pas de musique, pas de flashbacks, « à l'os ». Ce n'était pas pour des raisons cinématographiques mais éthiques. Si on avait commencé à mettre des flashbacks ou de la musique, on aurait créé du point de vue, de l'empathie. Or, je voulais que le spectateur soit dans la position du juré. La forme devait donc être la plus sèche possible.

Dans ce film, il n'y avait pas d'espace pour la fioriture. C'est le sujet qui a dicté la forme. Je voulais montrer l'art oratoire d'un procès et la difficulté de rendre la justice. Ce qui est intéressant dans l'affaire Goldman, c'est qu'elle n'est, au fond, pas élucidée. Ce qui m'a intéressé, c'est que la vérité nous échappe, voire même que différentes vérités se télescopent. Les témoins sont tous troublants, qu'ils soient à charge ou à décharge. Chacun est heurté dans sa conviction. Un procès, ce sont des vérités et des vies au mètre carré. Le jeune veuf qui raconte comment il a retrouvé sa femme ensanglantée n'apporte rien de décisif au dossier, mais il est bouleversant.

Le Procès Goldman raconte une affaire remontant à cinquante ans et pourtant, le film résonne fortement avec aujourd'hui. Par exemple sur la question de la police.

Pendant l'écriture, ça nous est apparu flagrant que la sociologie de l'époque était la même qu'aujourd'hui. La société est fracturée de la même manière entre l'extrême-gauche et l'extrême-droite. Sur la police, Goldman est très radical alors que Kiejman représente une pensée plus centriste : il dit en gros que certains policiers sont racistes, mais que l'institution ne l'est pas. Quant à l'avocat de la partie civile, il dit qu'il parle au nom de la France, la vraie, celle des honnêtes gens, face à l'intelligentsia parisienne d'extrême-gauche, ça résonne aussi : l'idée de l'élite contre le peuple, Paris contre la province, etc., tout y était déjà...

Une autre question importante du film, c'est la judéité.

La judéité, oui, mais je dirais surtout la question d'être « un enfant de la Shoah », comme Goldman se définissait. C'est là évidemment un aspect très important de son histoire. La question se cristallise dans l'antagonisme entre Goldman et Kiejman, qui sont deux enfants de la Shoah, mais avec deux destins diamétralement opposés. Goldman était le « Juif maudit » et Kiejman le « Juif résilient ». Kiejman a transformé son origine en puissance positive de réussite. Les deux étaient aussi des enfants de Juifs communistes, leurs parents étaient sortis de la religion. C'est ce que raconte le père, Alter, sur la mère biologique de Pierre : élevée par des Juifs pieux, elle est devenue militante communiste. Cet éloignement de la religion au nom de l'idéal communiste, c'est fondamental dans l'histoire des Juifs ashkénazes de Pologne.



Puis du communisme à la résistance, il n'y avait qu'un pas. Goldman le dit : « je voulais être comme mes parents, un héros, c'est pour cela que je suis parti faire la guérilla au Venezuela... ». Il était écrasé par l'histoire de ses parents, il en était l'héritier, mais sans le contexte, et avec beaucoup de failles dans sa personnalité. Beaucoup de gens issus de cette histoire ont eu des destins compliqués.

Goldman dit à un moment « nègre et juif, c'est la même chose ». Ça aussi, ça résonne.

Goldman était très en avance sur cette question de la concurrence mémorielle. Tout de suite, il avait compris la proximité entre tous les opprimés. D'ailleurs, il ne vivait qu'avec des Noirs, comme je le montre dans le film. Ça élargit le film et les questions que soulève ce procès. C'est important, je n'aurais pas voulu faire un film strictement juéo-juif. Goldman disait de lui-même qu'il était un Juif noir.

**clins
d'œil**
cinéma

103
OCTOBRE
NOVEMBRE
2023

Lost Country
Fiction de Vladimir Perišić

aCp g
les cinémas de proximité de la Gironde

4 PRÉSENTATIONS DU FILM

8 RENCONTRES AVEC LE
RÉALISATEUR VLADIMIR PERISIĆ



Lost Country

Fiction de **Vladimir Perišić** (*Ordinary People* ; *Les Ponts de Sarajevo*)

11/10/2023 - Rezo Films - 1H38

Prix Fondation Louis Roederer de la Révélation à la Semaine de la Critique au Festival de Cannes 2023.

Avec Jasna Djuricic, Jovan Ginic, Miodrag Jovanović....Serbie, 1996, dans le feu des manifestations étudiantes contre le régime de Milošević. Déchiré entre ses convictions et l'amour qu'il porte à sa mère, porte-parole du gouvernement, Stefan, 15 ans, mène sa propre révolution...



4 PRESENTATIONS:
le jeune cinéma
serbe et le film de
Vladimir Perisic

DU 25 AU 29 OCTOBRE 2023

BAZAS - CINEMA LE VOG

MERCREDI 25 OCTOBRE - 20H30 - Présentation

MERIGNAC-CINE - LUNDI 30 OCTOBRE - 18H45

Présentation

CESTAS - CINEMA LE REX - LUNDI 30 OCTOBRE - 20H30

Présentation

LA REOLE - CINEMA LE REX

MARDI 31 OCTOBRE - 20H30 : présentation

BIOGRAPHIE

Né en 1976 à Belgrade (Serbie)

Après avoir étudié la littérature à l'Université Paris VII, Vladimir Perišić a été diplômé du département réalisation de La Fémis.

Son film de fin d'études DREMANO OKO, a été projeté lors de la sélection Cinéfondation à Cannes en 2003. Son premier long-métrage, ORDINARY PEOPLE a eu sa première à la Semaine de la Critique. Our Shadow Will était sa contribution au film collectif LES PONTS DE SARAJEVO, dans le cadre de la sélection officielle à Cannes 2014. Il est co-directeur du Belgrade

Auteur Film Festival depuis 2011. Il était cinéaste-programmateur à l'ACID en 2018 et 2019.

LOST COUNTRY est son second long-métrage.

8 RENCONTRES

avec le réalisateur

**VLADIMIR
PERISIC**

ANDERNOS-LES-BAINS - CINEMA LA DOLCE VITA
VENDREDI 27 OCTOBRE - 20H30
en présence du réalisateur Vladimir Perisic

SAINTE-FOY-LA-GRANDE - CINEMA LA BRECHE
SAMEDI 28 OCTOBRE - 17H
en présence du réalisateur Vladimir Perisic

BLAYE - CINEMA LE ZOETROPE
SAMEDI 28 OCTOBRE - 20H30
en présence du réalisateur Vladimir Perisic

CADILLAC - CINEMA LE LUX
DIMANCHE 29 OCTOBRE - 16H
en présence du réalisateur Vladimir Perisic

CREON - CINEMA LE MAX LINDER
DIMANCHE 29 OCTOBRE - 18H
en présence du réalisateur Vladimir Perisic



FILMOGRAPHIE

- 2023 – LOST COUNTRY, Festival de Cannes / Semaine de la Critique - Prix Fondation Louis Roederer de la révélation à Jovan Ginić
- 2014 – LES PONTS DE SARAJEVO (film collectif), Festival de Cannes – sélection officielle
- 2009 – ORDINARY PEOPLE, Festival de Cannes / Semaine de la Critique
- 2003 – DREMANO OKO (court-métrage)

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR VLADIMIR PERIŠIĆ

Il s'est écoulé du temps depuis votre premier long métrage ORDINARY PEOPLE (2009) et votre segment pour le film collectif LES PONTS DE SARAJEVO (2014). Pourquoi avoir attendu autant avant de réaliser LOST COUNTRY ?

J'ai ouvert une maison d'édition parce que la littérature est mon premier amour. J'ai organisé un festival de cinéma d'auteur à Belgrade avec des amis. J'avais aussi encore besoin d'un sentiment de nécessité pour refaire un film. ORDINARY PEOPLE avait été porté par une urgence, par un geste politique : c'était très important de le faire avant que Radovan Karadžić (ex-président de la République Serbe de Bosnie, condamné pour crimes contre l'humanité) et Ratko Mladić (chef de l'armée de la République Serbe de Bosnie, condamné pour crimes contre l'humanité) ne soient arrêtés. Un peu comme lorsque Roberto Rossellini va faire ROME, VILLE OUVERTE après la chute du fascisme italien. J'avais aussi besoin d'un certain temps pour pouvoir aborder ce sujet, ce rapport avec ma mère qui a participé à la politique du régime de Slobodan Milošević. Elle n'était pas porte-parole comme la mère de LOST COUNTRY mais travaillait à la culture. Traiter de front d'où vient cette blessure demandait une maturité pour pouvoir être raconté. Quand je suis arrivé en France pour mes études à la Femis, j'ai lu un entrefilet dans Libération sur le suicide de la fille de Mladić. En Serbie, c'était tenu comme secret. C'était en 1994, un an avant Srebrenica. Elle avait dû deviner, pressentir ce qui allait se passer... Cela m'avait interpellé parce que je me reconnaissais dans son destin. L'idée de mon court métrage de fin d'études Dremano oko est venu de là mais c'était plus facile de la traiter sur le rapport père-fils parce que la révolte contre le père est un passage obligé. Quand j'ai fini ce film, je savais que je n'étais pas allé jusqu'au bout. Je pensais qu'il fallait faire ORDINARY PEOPLE, pour se confronter aux crimes de guerre et qu'ensuite, viendrait le temps de raconter plus personnellement mon histoire.

Comment êtes-vous parti de cette part autobiographique pour construire un film de fiction ?

Il y a la part personnelle, et ma co-scénariste Alice Winocour m'a énormément aidé à sortir du traumatisme,

qui empêche la construction du sens. Elle m'a aidé à construire un récit qui m'éloigne de mon histoire personnelle comme ce qu'elle a pu faire avec son film REVOIR PARIS. Je ne sais pas si, seul, j'aurais pu y arriver. C'est bizarre : on finit par aimer nos blessures et à cultiver le traumatisme. Ce qui m'intéressait aussi, c'est qu'il y a très peu de personnages féminins qui font la politique dans le cinéma européen, à part chez Claude Chabrol. Et ça m'intéressait, dans une Serbie qui est une société très patriarcale, de faire le portrait d'une femme qui est dans la politique. Et aussi, ce qui était compliqué pour moi de

jeunesses dans le monde continuent de se révolter. Mais aussi filmer la politique comme un travail. Il y a une sorte de sacralisation du pouvoir que de ne pas considérer la politique comme un métier. Et les instruments y sont les mêmes qu'au bureau : le téléphone, la vitesse de l'information, les réunions mais aussi les manipulations. Il y a cette expression serbe, qu'on pourrait traduire par « faire tourner la soupe » pour détourner l'attention, et le marketing en politique ne fait que ça. Ce sont des choses qui font que le film est actuel même si ça se passe dans les années 90.



grandir avec cette mère qui fait de la politique, c'était que les attaques contre elle venaient d'une logique très machiste et patriarcale. Je voulais faire le portrait d'une femme aliénée car en un sens, elle est indépendante, mais elle n'est pas libre. Elle est la voix du parti mais elle n'a pas sa propre voix.

Bien que situé dans les années 90, LOST COUNTRY a bien une résonance contemporaine...

Je voulais trouver une actualité dans le film, parce que les

Le film brasse plein de genres : l'initiation adolescente, l'éducation politique mais aussi le mélodrame...

Je voulais un peu détourner les genres. Faire un film de « coming-of-age », d'initiation d'un adolescent, avec les étapes de la formation et de la découverte, mais dans une génération no future. J'avais aussi envie de faire un thriller politique mais du point de vue d'un enfant, du couloir ou de la cuisine. J'ai voulu travailler sur une représentation de l'histoire mais par la petite forme, qui était aussi mon expérience de l'Histoire à l'époque. J'aime bien les films

d'adolescents de Larry Clark, Gus Van Sant ou Harmony Korine mais en même temps c'est une adolescence que je n'ai jamais eue. Elle était prise dans un poids de l'histoire. Ça m'intéressait d'avoir cette jeunesse qui soit à la fois dans une présence immédiate au monde mais qui ne peut pas s'ouvrir à la vie.

LOST COUNTRY a aussi des accents de tragédie grecque...

En 1996-1997, la Serbie était au bord de la guerre civile et ça m'intéressait aussi de traiter la guerre civile comme une guerre dans la famille. Dans les tragédies antiques, il y a souvent cette question des guerres civiles et les conflits sont dans la famille. Le sentiment de violence que finit par éprouver Stefan envers sa mère, ce fut la mienne lorsqu'elle m'expliquait qu'elle et le parti de Milosevic avaient « politiquement » raison. Comme la mère dans le film, elle était dans la confusion et dans le déni. Elle m'a transmis cette culpabilité qu'elle avait refoulée. Comme Stefan, je l'ai porté pour elle et fondamentalement, je voulais la sauver, la sortir de la politique, et je voulais aussi la défendre de toutes ces attaques machistes.

Vous parlez de déni et la mise en scène respecte toujours ce sentiment. Le film est claustrophobe parce que Stefan est souvent isolé dans le cadre. Il a peu conscience de l'Histoire en marche, il distribue machinalement des tracts pour les manifestations... Dans celles-ci, il regarde les protestataires à distance, comme s'il n'en faisait pas partie, comme si c'était une scène de théâtre.

Le parti pris était d'être dans un point de vue étroit, de raconter la grande Histoire par des petits indices qui rentrent dans sa perception. La conscience de Stéphane, c'est le cadrage du film. J'avais hésité entre filmer en 1:33, en 1:66 et en 1:88 et j'ai finalement choisi ce dernier parce que le 1:33 et le 1:66 étaient trop serré, trop évident. Le 1:88 laisse de l'espace pour faire rentrer le réel dans le cadre, pour faire rentrer tous ces petits indices afin que Stefan arrive à prendre conscience que quelque chose de plus large se produit autour de lui. J'aime le plan fixe, le plan séquence. Je crois que j'ai besoin de quelque chose de posé pour donner le temps de regarder comme lorsque, dans un train, on a un voyageur assis en face de nous et que l'on prend le temps du voyage. Je voulais aussi de jouer sur l'ambiguïté de ces petits indices, qui peuvent renvoyer à des situations très différentes. Est-ce que la mère a raison ? Est-ce qu'elle ment ? J'ai aussi suivi ce principe sur les manifestations. Je n'aime pas du tout la reconstitution d'antiquaire dans les films historiques. Je

voulais un film qui ne soit pas au passé, mais qui se passe ici et maintenant, comme dans les films de la Nouvelle Vague. On a très peu modifié les lieux. Les appartements, les rues et l'école sont restés les mêmes comme dans les années 80-90, ce qui permettait de faire une sorte de documentaire. Même le survêtement marqué « Yougoslavia » et un peu effacé que porte Stefan au début du film, je l'ai trouvé comme tel sur Internet. Pour les manifestations, je pense qu'on est vraiment arrivé à une atmosphère de révolte, avec 200 ou 300 personnes, mais tout en restant dans l'intimité d'un drame. LOST COUNTRY est filmé à partir de mes souvenirs mais aussi avec la jeunesse d'aujourd'hui : pour ces scènes, il y avait des anarchistes ou des membres de la Ligue de la Jeunesse Communiste Yougoslave et je leur ai demandé de refaire le siège de la faculté de mathématiques de Belgrade.

Vous vous souvenez de ce que vous faisiez à l'époque ? Vous aviez vingt ans...

Les manifestations étudiantes de 1996-1997 furent probablement les plus longues manifestations étudiantes de l'histoire européenne. Trois mois et demi pendant l'hiver. J'y suis allé chaque jour parce que je sentais que c'était un devoir. J'ai le souvenir d'une immense solitude parce que ma mère était de l'autre côté. Donc je vivais cela comme mon devoir moral, éthique d'être avec eux. J'ai presque eu le sentiment de culpabilité de ne pas y être tout le temps parce que je devais rentrer me changer ou me réchauffer. Et à cause de ma mère, cela m'a séparé de l'expérience collective de ma génération pour qui c'était une fête magnifique, où il y avait beaucoup d'humour. Où l'idée était de reprendre un esprit carnavalesque, comme lorsque Guy Debord disait que la Commune de Paris et Mai 68 étaient respectivement les plus grandes fêtes du 19ème et du 20ème Siècle.

Le film est porté par quelque chose de très romantique. Si Stefan est dans l'aveuglement, le personnage d'Hana a littéralement des visions de l'avenir...

J'adore ces passages de L'Image-Mouvement et de L'Image-Temps où Gilles Deleuze parle du cinéma de Rossellini et de ses personnages de voyants. Il écrit cette chose qui m'a bouleversé sur ALLEMAGNE, ANNÉE ZÉRO, qui reste le film qui m'a le plus regardé : « c'est un enfant qui erre dans les ruines de Berlin et qui meurt de ce qu'il voit ». J'ai toujours eu un rapport avec ces écrits de Deleuze et le film de Rossellini un rapport qui n'est pas du tout d'un cinéphile : c'était très contemporain parce que

dans les années 90, en ex-Yougoslavie, on vivait le retour du fascisme. Et cette idée de « voyant », cela vient du romantisme anglais de William Blake que Stefan étudie en cours. C'est très différent du romantisme allemand, qui insistait sur le nationalisme et qui aura d'ailleurs une grande influence sur les écrivains nationalistes serbes. Dans DREMANO OKO, ORDINARY PEOPLE et LOST COUNTRY, mon sujet est cette difficulté qu'on a d'admettre le réel. Comme ce déni qui existe encore en Serbie par rapport aux crimes de guerre, ou plus largement parce que l'on n'arrive pas à admettre, prendre pleinement conscience de ce qui s'est passé. Et pour le personnage de Stefan, c'est terrible, intolérable, trop grand pour qu'il puisse l'admettre. C'est une belle phrase de Clément Rosset dans Le Réel et son Double, quand il écrit que « ce n'est pas un droit inaliénable du réel de se faire reconnaître » et lorsqu'il est trop désagréable ou scandaleux, « il peut aller se faire voir ailleurs ».

Le film s'ouvre sur ce séjour idyllique de Stefan à la campagne chez son grand-père. Puis on voit le carton du titre LOST COUNTRY sur fond de l'Internationale. Que signifie ce titre pour vous ?

Je voulais que le film s'ouvre sur le grand-père communiste parce que les années 90 sont à la fois la trahison et la métastase du socialisme en Yougoslavie. Métastase parce que cela essaie de continuer après la chute du mur de Berlin et aussi sa trahison parce que pour garder le pouvoir Milosevic a fait sien un discours de droite, réactionnaire, nationaliste, qui a été celui des anti-communistes. Je voulais commencer avec cette figure de résistant pour que la blessure de Stefan soit d'autant plus grande quand on le traite à un moment de fasciste. Le titre LOST COUNTRY, c'est cet Eden d'enfance, celui de Stefan et le mien parce que j'ai filmé les scènes du début du film dans la maison de campagne mon grand-père où je passais mes étés c'est aussi la Yougoslavie de Tito, de mon grand-père qui était un résistant antifasciste et qui avait beaucoup de mal avec le climat politique en Serbie dans les années 90. Ce sont aussi les jeunes personnages, tous victimes par ricochet de la guerre et des pères défailants et absents.

Qu'est-ce qui a changé entre la Serbie de cette époque et aujourd'hui ?

Je citerai Le Guépard de Visconti : « il faut que tout change pour que rien ne change ».

**clins
d'œil**
cinéma

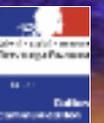
a C p g
★ les cinémas de proximité de la Gironde

103
OCTOBRE
NOVEMBRE
2023

Des idées de génie ?

Documentaire écrit et réalisé par **Brice Gravelle**

8 RENCONTRES
AVEC LE RÉALISATEUR BRICE GRAVELLE

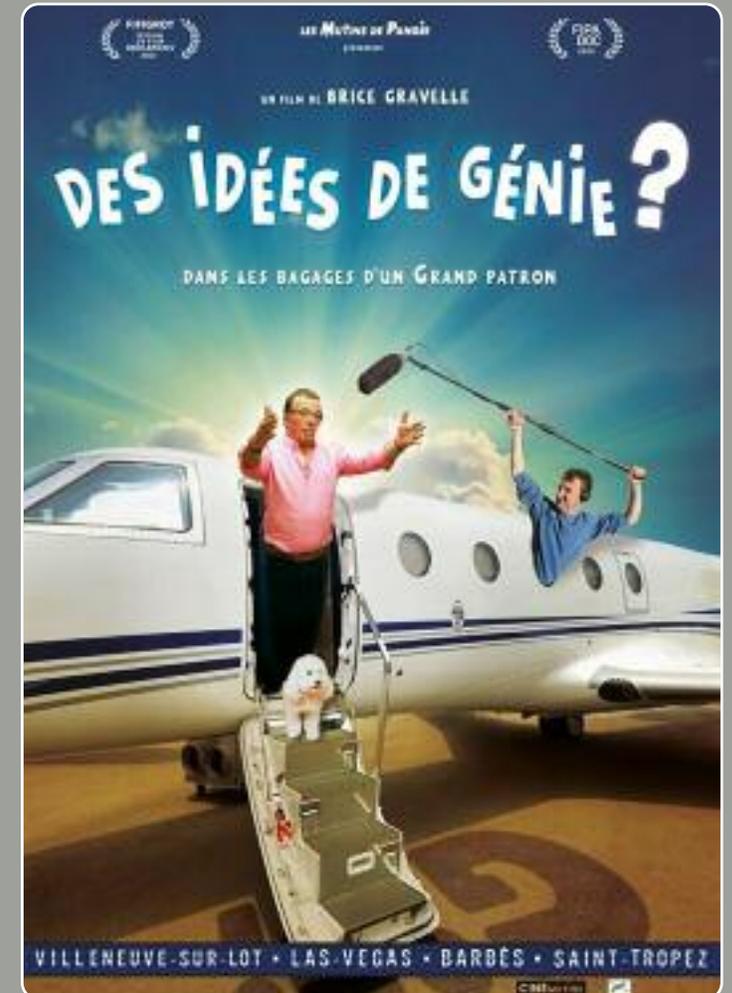


Des idées de génie ?

Documentaire écrit et réalisé par **Brice Gravelle**
Image : **Aurélie Martin** - Montage : **Bernard Sasia**
1H33 - Distribution : Les films des deux rives

Philippe Ginestet a 67 ans, il est le patron de la chaîne de magasins GIFI et TATI. Avec sa fortune estimée à 2,3 milliards d'euros, il est le 27^e plus riche français. Mais au sein du club fermé des grands patrons français, il détonne. Self-made man, incarnation française du rêve américain, ses méthodes de management sont atypiques : séminaires de motivation organisés dans son chalet luxueux à Megève, tournois de poker entre employés, voyages à Las Vegas... Une culture d'entreprise poussée à l'extrême. Brice Gravelle pose sa caméra où d'habitude personne ne rentre, à la rencontre de ce grand patron.....

Le réalisateur et le milliardaire



DU 8 AU 12 NOVEMBRE 2023

8 RENCONTRES
avec le réalisateur
BRICE GRAVELLE

BEGLES - CINEMA LA LANTERNE
MERCREDI 8 NOVEMBRE - 20H30
En collaboration avec CINA - Cinémas
Indépendants de Nouvelle-Aquitaine

BAZAS - CINEMA LE VOG
JEUDI 9 NOVEMBRE - 20H30

ANDERNOS - CINEMA LA DOLCE VITA
VENDREDI 10 NOVEMBRE - 20H30

CREON - CINEMA LE MAX LINDER
SAMEDI 11 NOVEMBRE - 15H

PHILIPPE GINESTET

27ème fortune de France

GIFI et TATI

LE PATRON

- 1954 Naissance à Sainte-Livrade (Lot)
- 1970 Première et dernière Fête de l'Humanité
- 1975 Meilleur vendeur d'Electrolux France
- 1981 Création de l'enseigne GIFI
- 2013 Objectif 1000 magasins et 10 000 salariés
- 2017 Reprise de l'enseigne Tati
- 2020 27e fortune de France (classement Forbes)
- 2021 Fermeture de l'enseigne Tati
- 2023 Annonce vouloir réintégrer son groupe en Bourse
- 2024 Philippe Ginestet fêtera ses 70 ans

BRICE GRAVELLE

27 000 000 ème fortune de France

LES MUTINS DE PANGÉE

LE REALISATEUR

- 1987 Naissance à La Roche sur Yon (Vendée)
- 2000 Première Fête de l'Humanité
- 2005 2010 IEP Toulouse - option journalisme
- 2010 Emploi à mi-temps chez Chronodrive et première expérience de la culture d'entreprise
- 2012 Facteur à Paris sur le Champs de Mars et première immersion chez les riches
- 2017 Commence le tournage du film
- 2022 Réalise des documentaires radiophoniques pour l'émission *Les pieds sur terre* (France Culture)

A LIRE :

GIFI ou le triomphe de la pacotille - Philippe Baqué
Monde Diplomatique - Juin 2021
Dossier «La ville défigurée»

A VOIR :

La voix de son maître - Nicolas Philibert
et Gérard Mordillat - 1978

SAINTE FOY LA GRANDE - CINEMA LA BRECHE
SAMEDI 11 NOVEMBRE - 17H

BLAYE - CINEMA LE ZOETROPE
SAMEDI 11 NOVEMBRE - 20H45

LA REOLE - CINEMA LE REX
DIMANCHE 12 NOVEMBRE - 16H

CADILLAC - CINEMA LE LUX
DIMANCHE 12 NOVEMBRE - 18H



DANS LES BAGAGES D'UN GRAND PATRON

Le réalisateur nous emmène là où personne ne rentre habituellement, à la rencontre d'un grand patron, hors du commun. Pour tous ses déplacements, Philippe Ginestet utilise son jet privé. Des rares moments de calme propices à la signature du contrat de droit à l'image ou pour recueillir des confidences sur le film tel que le patron le rêve. Le réalisateur a séjourné une dizaine de jours sur le yacht du patron, l'Annania, un bateau de 43 mètres mais qu'il utilise « à peine trois semaines par an »

Philippe Ginestet en profite pour s'adonner à une de ses activités favorites, le jet-ski et jouer au poker en ligne. Le reste du temps, le bateau est loué à de riches Russes ou Saoudiens, au tarif de 130 000 euros la semaine.

Le chalet un élément central dans la vie de l'entreprise, le lieu des séminaires de motivation, la récompense du travail bien fait et du dur labeur pour les employés. Pendant une semaine, discours de motivation, sport et poker sont au programme. Le reste du temps, le chalet est mis en location, jusqu'à 150 000 euros entre Noël et le jour de l'An.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Comment arrive-t-on à suivre le quotidien d'un grand patron ?

Au départ, j'avais la volonté de faire un film sur les techniques de management modernes avec cette question cruciale : Comment, en tant que patron, arrive-t-on à obtenir la motivation de ses employés, leur dévouement total pour l'entreprise, leur subordination sans passer par des augmentations de salaires. J'avais vécu cela directement lors d'un job étudiant au sein d'une entreprise de grande distribution Chronodrive. Les salaires étaient très bas, le boulot vraiment physique, mais les mois où le chiffre réalisé était bon, alors il y avait une sortie au karting payée par la boîte ou un restaurant. Je trouvais cela vraiment dérisoire, mais cela semblait bien fonctionner puisque mes collègues de l'époque y trouvaient leur compte et se défonçaient au travail. J'avais tenu trois mois puis démissionné...

En voulant creuser cette question, j'ai effectué des recherches qui m'ont amené à Sophie de Menthon, une patronne très médiatique qui est la créatrice de la journée « J'aime ma boîte », une journée où les salariés sont appelés à déclarer l'amour de leur entreprise.

Tout un programme.

Je réalise une interview avec elle au cours de laquelle elle me parle de Philippe Ginestet, « un grand patron incroyable qui ne vit que pour l'amour de ses employés ». Elle me raconte avec passion les séminaires de motivation qu'il organise, et cela me donne vraiment l'envie d'en savoir plus. Elle accepte de nous mettre en relation et trois semaines plus tard, j'ai rendez-vous avec Philippe Ginestet à l'aéroport du Bourget pour prendre place à bord de son avion personnel et filmer un séminaire de motivation qu'il organise à Megève.

Et là, avec la cheffe opératrice Aurélie Martin, on n'en revient pas de ce qu'on découvre. Des employés qui chantent une chanson à la gloire de leur patron, une ambiance proche de celle du club Med, et ce personnage étonnant qu'est Philippe Ginestet.

Au départ, on ne devait filmer que ce séminaire, qui serait une partie d'un film plus global consacré au management. Et ce n'est qu'en regardant les rushes après ce tournage que je me dis qu'on tenait là un sacré personnage. Je rappelle

Philippe Ginestet, je lui laisse un message vocal en lui disant que j'ai bien réfléchi et que je souhaite faire un portrait documentaire de lui pour le cinéma. Il me rappelle dans la foulée et me dit : « C'est super votre idée. J'ai déjà eu une équipe de télévision de TF1 qui m'a suivi mais le cinéma jamais ! On fonce ! ». Et c'est ainsi que l'aventure a commencé.

Ce qui étonne dans le film, c'est cette liberté dont vous avez semblé bénéficier pendant tout le tournage;

Le grand patronat français est vraiment réputé pour sa grande discrétion, ce qui explique d'ailleurs qu'aucun documentaire suivant le quotidien d'un grand patron n'existe à ce jour.



Là avec Philippe Ginestet, c'était tout l'inverse. Il était ravi que l'on vienne le filmer et n'avait absolument aucun problème à ce qu'on le montre sur son yacht, dans son jet, etc. Le deal était très clair dès le départ, on pouvait le filmer tout le temps et les seuls moments où il nous a demandé de couper la caméra étaient lors de réunions vraiment « business » où il ne voulait pas que des informations confidentielles fuitent. Mais comme ce n'était pas le sujet de mon film, cela ne posait pas de problème. En tant qu'autodidacte parti de rien, il assume complètement d'être devenu milliardaire et qu'il n'a pas à s'en cacher. Il estime être un modèle de réussite qui pourrait inspirer les plus jeunes. Mais il faut rappeler le contexte politique du début du tournage. Emmanuel Macron venait d'être élu avec un discours pro-entreprise jamais vu auparavant. Pendant sa campagne, il avait même

déclaré qu'il fallait que les jeunes rêvent de devenir milliardaire. Il y avait une sorte d'euphorie du discours pro-entreprise, la France allait devenir une startup nation. Tout ce climat faisait qu'on arrivait au bon moment pour suivre Philippe Ginestet dans son quotidien. Et au final, le tournage qui ne devait durer que 5 jours au départ s'est transformé en une aventure de trois ans.

Pouvez-vous nous dire un mot sur le dispositif de tournage qui est assez original ? On vous voit assez souvent à l'image, avec votre perche collant aux basques de Philippe Ginestet.

Dès le début, avec la cheffe opératrice Aurélie Martin, on a senti qu'il fallait créer un second personnage à côté de Philippe Ginestet, car on sentait que ce personnage imposant et haut en couleur risquait à la longue de fatiguer le spectateur. Alors on est parti sur ce dispositif et on a filmé aussi beaucoup de choses qui sont habituellement en off. Par exemple, quand Philippe Ginestet raconte dans l'avion comment il imagine le futur film, je trouve que c'est un moment particulièrement intéressant sur sa perception de lui-même et de l'image qu'il pense dégager. Après, il y a eu un énorme travail au montage avec Bernard Sasia. En plus d'être le chef monteur de Robert Guédiguian, Bernard avait monté un documentaire absolument génial de Christophe Otzenberger,

La conquête de Clichy, qui suit la campagne électorale de Didier Schuller, un baron du RPR dans les années 90. Bernard avait donc une expérience précieuse des personnalités de pouvoir imposantes et cela a été très précieux lors du montage.

Et puis, dès le début, on était d'accord sur le principe du film. Ce n'est pas un film à charge, mais un film avec Philippe Ginestet qu'on suit dans ses différentes aventures. Au final, on s'en remet à l'intelligence du spectateur qui portera un jugement sur le personnage.

D'ailleurs, lors des premières projections en festival, les retours sont vraiment passionnants. Certains trouvent que ce management à l'extrême est abominable, d'autres au contraire sont fascinés par le personnage de Philippe Ginestet... Au final, le film ne laisse pas indifférent et amène je pense à se poser beaucoup de questions sur le système capitaliste en général.

L'ÉPOUSE DU PATRON BRIGITTE GINESTET

Ancienne assistante de Philippe Ginestet qu'elle a épousé lors d'un séminaire de motivation à Las Vegas, en présence de salariés, Brigitte Ginestet joue un rôle crucial dans l'entreprise. Nommée récemment « Directrice de la culture d'entreprise », elle a en charge l'organisation de tous les séminaires de motivations du groupe et rédige des notes détaillées sur chaque salarié à l'attention de son mari.

LE CHIEN DU PATRON JOFFRÉ.

Même si Joffré n'a pas de rôle effectif dans l'entreprise autre qu'aboyer sur certains salariés, il est de tous les déplacements de son maître. « C'est bien simple, si la personne que je rencontre ne veut pas de chien dans son bureau, alors pas de rendez-vous » dit Philippe Ginestet. Véritable mascotte de l'entreprise, Joffré a été offert à ses maîtres par deux employés lors d'un séminaire de motivation à Megève.



L'AMI DU PATRON BENJAMIN CASTALDI

Ami de Philippe Ginestet et à l'occasion son associé en affaires, l'animateur vedette Benjamin Castaldi n'a pas hésité à jouer dans un spot de pub pour vendre un jacuzzi de la marque GIFI en compagnie de l'ex-lofteuse Loana. Il fait partie des rares à pouvoir dire le fond de sa pensée au patron... Au risque parfois de le pousser dans ses retranchements et de le faire sortir de ses gonds...
Tu vas pas me faire croire, à moi, que tu es philanthrope ?



«IL NE S'AGIT PAS, COMME DANS D'AUTRES ENTREPRISES, D'ENVOYER UN MAIL QUI EXIGE DES CHIFFRES DE +5%»

LA PREMIÈRE FAN DU PATRON

SOPHIE DE MENTHON

« Il faudrait que son histoire soit racontée dans toutes les écoles ». Sophie de Menthon est « la pasionaria des entreprises » à l'origine de la création de l'opération « J'aime ma boîte ». Une journée où tous les patrons sont appelés à mettre le paquet pour le bien être de leurs employés. Elle a trouvé en Philippe Ginestet l'incarnation suprême de son idée et son meilleur promoteur.



LE CONSEILLER SOCIALISTE DU PATRON

NICOLAS BAYS

Député socialiste du Nord sous le mandat de François Hollande, Nicolas Bays se reconvertit ensuite dans les affaires et rejoint le groupe de Philippe Ginestet. Avec son carnet d'adresses bien rempli, Il est chargé de trouver des nouveaux domaines d'investissement pour le groupe.



«VENIR AU CHALET SE MÉRITE, MAIS VOUS VERREZ, QUAND ILS REPARTENT, CE NE SONT PLUS LES MÊMES...»



LES COLLABORATEURS DU PATRON

Croisière, tournoi de poker géant, ski à Megève, vie de milliardaire à Las Vegas...

Voilà le programme de rêve dont peut bénéficier chaque salarié qui mouille son maillot pour l'entreprise. En 2009, Philippe Ginestet avait emmené en croisière 800 salariés et en avait profité pour marier son fils en leur présence. Chaque année, un séminaire de motivation d'une semaine, tous frais payés, dans le chalet à Megève et un tournoi de poker géant réunissant au château Stelsia à l'issue duquel les meilleurs joueurs vivront une semaine de milliardaire à Las Vegas.

Le Château Stelsia accueille une fois par an tous les responsables des magasins Gifi et Tati pour une réunion en tête à tête avec le patron. Durant cet entretien, les objectifs chiffrés sont fixés pour l'année. Au cours de ce même mois de septembre a lieu le grand tournoi de poker rassemblant 600 employés du groupe. Le Stelsia est aussi un hôtel de luxe avec son plus grand mini-golf d'Europe.



**clins
d'œil**
cinéma

103

OCTOBRE
NOVEMBRE
DECEMBRE
2023

Yallah Gaza

Documentaire de Roland Nurier

TROIS PROJECTIONS/DEBATS

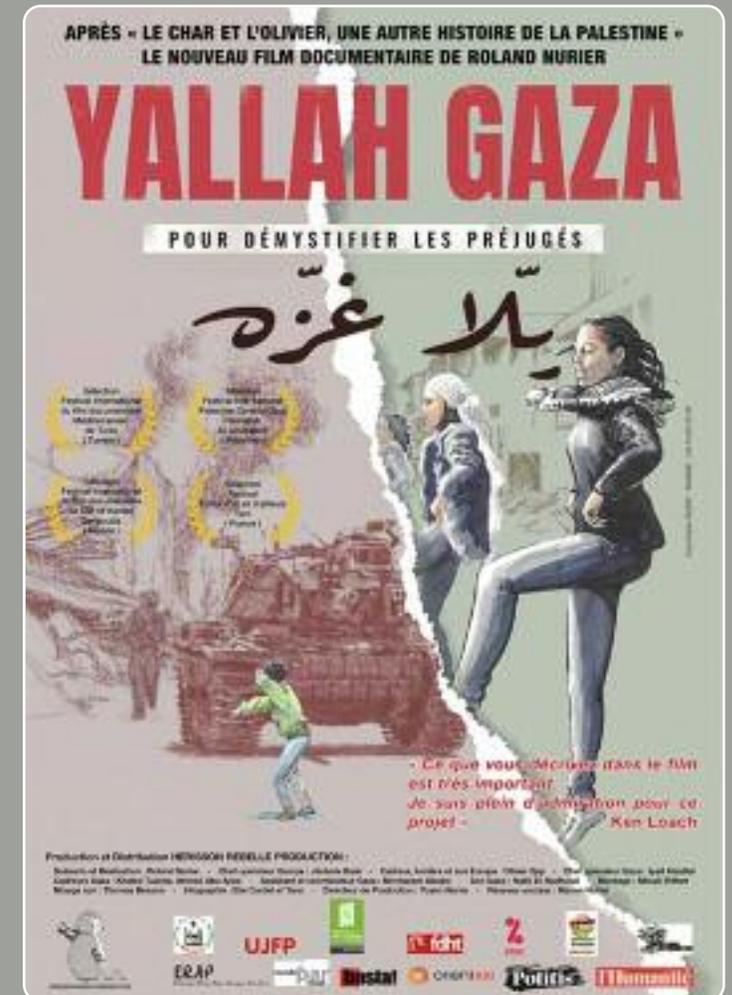
aCp g
les cinémas de proximité de la gironde



Yallah Gaza

Documentaire de **Roland Nurier** (*Le char et l'olivier*) - 08/11/2023 - 1H41
Distribution Hérisson Rebelle

Gaza est un petit territoire palestinien de 40 km x 12 km où vivent plus de 2 millions de personnes. La population est complètement enfermée depuis 2007 par Israël et régulièrement bombardée au mépris de toutes les règles de Droit International et conventions des Nations Unies. La société y est encore structurée et organisée mais pour combien de temps ? Les nombreux témoignages des Palestiniens de Gaza sont mis en perspective avec les analyses de responsables politiques locaux, d'historiens, de journalistes, d'Israéliens, de juristes spécialistes de Palestine/Israël. Les gazaoui-e-s parlent de leur quotidien, de géopolitique, de religion, de sionisme, de droit international, bref de tous les éléments nécessaires à la compréhension du vécu de cette société palestinienne et de son environnement si anxiogène. Appréhender leur résilience pour que le désespoir ne s'installe pas et comprendre comment se transmet de génération en génération cette flamme de la culture et de la terre....



DU 7 AU 12 DECEMBRE 2023

BLAYE - CINEMA LE ZOETROPE
JEUDI 7 DECEMBRE - 20H
avec **Sakina** et **Philippe Arnaud**, militants associatifs.

CREON - CINEMA MAX LINDER
LUNDI 11 DECEMBRE - 20H30
avec le porte-parole de **Palestine 33**
et **André Rosevègue**, porte parole de l'U.J.F.P.
(Union Juive Française pour la Paix).

SAINTE-FOY-LA-GRANDE - CINEMA LA BRECHE
MARDI 12 DECEMBRE - 20H
avec **André Rosevègue**, porte parole de l'UJFP
(Union Juive Française pour la Paix).

SYNOPSIS

La bande de Gaza est un territoire palestinien de 360 km² où s'entassent plus de 2 millions d'êtres humains. La population est régulièrement bombardée, maintenue dans une terreur permanente et sous blocus terrestre, maritime et aérien israélien. Comme si on leur refusait toute humanité, Gaza se sent abandonné du monde mais... n'abandonne pas.

Le film témoigne de « cette rage de vivre » par une plongée dans la société gazaouie et tente de comprendre comment on en est arrivé là. Yallah Gaza aborde les aspects historiques, géopolitiques, parle de sionisme, de politique interne palestinienne, de Droit International, et des motifs d'espoir gazaouis pour paraphraser le grand poète palestinien Mahmoud Darwich : « Nous souffrons d'un mal incurable qu'on appelle l'espoir »....

PAROLES DU RÉALISATEUR

YALLAH GAZA, UN FILM DOCUMENTAIRE POUR COMPRENDRE LA SITUATION À GAZA.

Après 2 voyages dans les territoires occupés (Cisjordanie), j'ai voulu comprendre et appréhender les palestiniens de Gaza, territoire isolé du reste de la Palestine et sous blocus total israélien depuis 2007. La ville de Gaza (qui a donné son nom à ce bout de territoire) a vraisemblablement été fondée vers 1500 av. J.C. La Bible fait de nombreuses mentions de Gaza, partie intégrante de la Palestine qui a enfanté le Christianisme. On retrouve le nom de Gaza dans la fameuse épopée de Samson et Dalila. Gaza a toujours été un carrefour de peuples et de culture.

Trois guerres menées par Israël, ces dernières années faisant des milliers de morts et de blessés majoritairement dans la population civile, n'ont visiblement pas altéré la résilience des gazaouis qui reste un modèle de résistance. Mais comment est-ce possible ?

J'observe que, bien que sous perfusion d'aides internationales, malgré une pauvreté importante, un taux de chômage de plus de 50 %, les palestiniens

de Gaza continuent de vivre ou de survivre grâce à un courage et une abnégation qui force le respect des observateurs. La société y est encore structurée et organisée mais pour combien de temps ?

Les palestiniens de Gaza vivent sous administration du Hamas. Ils subissent les tensions intra-palestiniennes, et continuent cependant de faire société. Mais ont-ils le choix ? Yallah Gaza tente de comprendre comment « fait-on pour vivre presque normalement » lorsque l'occupant vous refuse les droits humains les plus élémentaires. Le film appréhende cette lutte quotidienne pour que le désespoir ne s'installe pas et comment se transmet de génération en génération cette flamme de la culture et de la terre ? Yallah Gaza témoigne de cette « rage de vivre ».

Et si les palestiniens de Gaza n'étaient « qu'un peuple normal qui vit dans un environnement totalement anormal ! »

EQUIPE TECHNIQUE

Auteur et Réalisateur : ROLAND NURIER

Chef Opérateur Europe : JÉRÉMIE BARÉ

Cadreur, lumière, preneur de son : OLIVIER EPP

Chef Opérateur Gaza : IYAD ALASTTAL

Cadreur Gaza : KHALED TUAIMA

Preneur de son Gaza : NABIL EL-HADHOUD

Assistant coordinateur Gaza : MONTASSER ALSABE

Montage : MIKAËL RIFFART

Mixage : THOMAS BESSON

Directeur de Production : YOANN NURIER

Production : HÉRISSON REBELLE PRODUCTION

Distribution : HÉRISSON REBELLE PRODUCTION



Il m'a été impossible de rentrer à Gaza. Le film est donc réalisé, pour la partie Gaza, en étroite collaboration avec un chef opérateur gazaoui francophone Iyad Alasttal

(Réalisateur, documentariste, créateur de la série « Gaza stories »).

L'équipe française a réalisé les séquences en Europe et toute la post-production.

INTERVENANT(E)S

SABEER HAMAD : Artiste franco-palestinienne

FALESTEEN RUSRUS : Directrice Département de français Université AlAqsa de Gaza

JEAN-PIERRE FILIU : Historien, Professeur à Sciences-Po Paris, auteur du livre « Histoire de Gaza ».

HASSAN ALBALAWI : Membre de l'OLP, Conseiller à la mission de Palestine auprès de l'Union Européenne

MATHIAS SHAMALI : Responsable de l'UNRWA à Gaza

ELEONORE BRONSTEIN : Chercheuse franco-israélienne, co-fondatrice de l'association De-Colonizer

RONNIE BARKAN : Dissident israélien antisioniste

YONATAN SHAPIRA : Ancien pilote de l'armée de l'air israélienne

AHMED ABU RUTAIMA : Chercheur, Journaliste, Initiateur des « marches du retour »

ZAKARIA BAKER : Ancien pêcheur, défenseur des droits des pêcheurs de Gaza

NAFEZ ZAKI ABU TUAIMA : Agriculteur de Khan-Younis (Gaza)

MOUTASSEM ELIWA : Responsable de la pépinière solidaire de Gaza

ELIAS TERZI : Habitant de Gaza City

HATEM KHRAIS : Docteur, ancien Pharmacien de Gaza City

SARAH KATZ : Ancienne chercheuse, militante de International Solidarity Movement France

PIERRE STAMBUL : Porte-parole de l'Union Juive Française pour la Paix

PERE MUSALLAM : Ancien Prêtre de Gaza , à la retraite

WISSAM MOHAMED HAMMAD : Travailleuse sociale à Gaza

IKTIMAL EGHAREB : Travailleuse sociale à Gaza



THOMAS SUAREZ : Auteur du livre « Comment le terrorisme a créé Israël »

GASSAN WISHAH : Historien de Gaza

SYLVAIN CYPEL : Journaliste, spécialiste d'Israël et des Etats Unis.

KEN LOACH : Réalisateur britannique

ASMAA TAYEH : Directrice des opérations de l'association « We are not numbers »

MAHMOUD DIFALLAH ABU DEEB : Habitant de Gaza

WAHID ABU SHAHAMA : Professeur de Dabké

CHRISTOPHE OBERLIN : Chirurgien, Universitaire

BASSEM NAIM : Membre du Hamas, ancien ministre de la Santé, Responsable des relations internationales

LEILA SEURAT : Docteur en science politique, auteur du livre « Le Hamas et le monde »

GILLES DEVERS : Avocat mandaté par la Palestine auprès de la Cour Pénale Internationale

AMIRA AL QUEREM : Habitante de Gaza

IYAD ALASTTAL : Cinéaste de Gaza

MARYAM ABU DAQQA : Responsable pour Gaza du FPLP, Front Populaire de Libération de la Palestine

ALAA AL AMOUR : Educatrice sportive à Gaza

EITAN BRONSTEIN APARICIO : Israélien, co-fondateur de l'association De-Colonizer



**clins
d'œil**
cinéma

Jean-Louis Ribreau
coordinateur départemental A.C.P.G.
7 rue des Poilus - 33600 Pessac
Tel : 05 56 46 06 55 - Fax : 05 56 46 31 29
<http://www.cineproximite-gironde.fr>
contact@cineproximite-gironde.fr

